

Terrorisme : Petit guide pour déjouer les pièges des mots



Les attentats terroristes du 22 mars 2016 à Bruxelles ont heurté une opinion publique d'ores et déjà traumatisée par les attentats de Paris en janvier et novembre 2015. En cette époque médiatique et connectée, les faits suscitent une avalanche de photos comme de vidéos qui contribue à l'information, mais exclusivement par la diffusion d'une charge émotionnelle qui n'aide pas le sens critique à jouer pleinement son rôle. Mais ce flux massif en masque un autre, tout aussi abondant et trompeur: celui des mots « pièges » qui simplifient à l'excès.

Ce phénomène est particulièrement flagrant pour les actes terroristes. Les actes terroristes inquiètent. Ils créent une demande d'information : le public veut savoir et si possible être rassuré, en tout cas il veut qu'on lui parle. C'est son besoin, sa demande.

Face à cette demande, l'offre s'organise. Les composantes du monde politique y voient une occasion favorable pour activer leur machine à communiquer, plaçant leurs discours pré-construits et déconnectés de l'événement dans la plus grande cacophonie. Selon leurs agendas, certains veulent rassurer, soit en niant, soit en grossissant les faits – affectant une maîtrise qu'ils n'ont pas –, d'autres soufflent sur les braises. Les médias, outre leur vocation d'information, ont également une marmite à faire bouillir, et l'occasion s'y prête à merveille puisque le public est en demande. Il faut que le public sente que ça bouge, que c'est vivant. La figure paternaliste de l'expert – c'est le plus souvent un homme... – vient éclairer de ses certitudes l'obscurité de nos ignorances.

Or la contradiction est totale : même l'expert le plus affuté ne peut répondre à une demande du public sur un sujet dominé par l'instantanéité, l'urgence et l'émotion. Invité à gloser sans recul sur des événements aussi graves que des attaques terroristes, il se retrouve dans un contexte peu propice à l'expression de ses compétences, si étendues soient-elles. L'emploi de mots choisis pour marquer les esprits va ainsi devenir une « planche de salut » pour ces experts, leur permettant de répondre à la demande des médias – eux-mêmes assujettis à celle du public – et d'habiller une incapacité intrinsèque à apporter quoi que ce soit de pertinent.

Ces « mots qui marquent » sont puisés dans un vocabulaire préexistant, et détournés de leur sens propre pour s'intégrer dans des formules de circonstance. Ils deviennent des « mots valises », auberges espagnoles où chacun trouve ce qu'il a apporté. « Guerre » et « terrorisme » figurent en bonne place au hit-parade des mots auxquels on a fini par faire parler le langage des fleurs. « Jihad » ramène le public à des concepts confus où des barbus sommaires conquièrent des territoires pour y couper des mains entre deux lapidations. Et pour faire bonne mesure, on a ressuscité pour le meilleur – et surtout pour le pire – la terminologie organisationnelle des réseaux clandestins communistes pour la décalquer sur Daesh en suivant les pointillés.

Du terrorisme

Tout d'abord, voyons le mot "terrorisme", désormais omniprésent dans les médias. Le terme nous vient de la période sanglante de la Révolution française nommée "la Terreur". Le dictionnaire Littré, consultable en ligne, définit le mot "terrorisme" comme suit : *système de la terreur, pendant la Révolution française*. Le terme "terroriste", lui, est donc, par conséquent, ainsi défini : *partisan, agent du système de la terreur*. Le terrorisme puise donc ses sources dans cet

épisode de l'histoire qui fut une rencontre systémique, à grande échelle et hors champ de bataille, de la politique et de la violence. Beaucoup plus près de nous, la politologue Louise Richardson voit dans le terrorisme une *violence dirigée contre des non-combattants ou des cibles symboliques, afin de communiquer un message à une plus large audience. La caractéristique clé du terrorisme est le fait de viser délibérément des innocents pour transmettre un message à une tierce partie* (1).

.@ManuelValls: « *Il faut être lucide, mobilisé face à cette menace, face au terrorisme.* » #Stopdjihadisme
pic.twitter.com/aopHv1CiHp

– *stopdjihadisme (@stopdjihadisme) 23 mars 2016*

Selon Tamar Meisels, également politologue contemporaine, le terrorisme est *l'assassinat au hasard de non-combattants sans défense dans l'intention d'inspirer la peur du danger de mort parmi une population civile, en tant que stratégie visant à faire progresser des fins politiques* (2). En somme, l'on converge sur l'idée qu'il s'agit de frapper, en dehors de tout champ de bataille, des personnes dont le caractère de « non-combattants » est objectif même s'il est un enjeu de propagande. L'action vise à générer de l'effet politique en employant comme bras de levier la terreur découlant de la violence. Par exception à l'usage, le suffixe « isme » ne traduit plus ici une dimension idéologique. Il est hérité de la définition originelle du mot, qui a cessé d'être d'actualité en même temps que Maximilien Robespierre, Louis Saint-Just et Georges Couthon, le 10 thermidor an II. **Le terrorisme contemporain n'est pas une finalité mais un moyen, un outil que, parmi d'autres modes d'action, l'on oriente vers un but de nature politique.** A la lumière de ces enseignements, on conclura sans appel que le très gouvernemental message délivré via l'illustration ci-dessus relève d'un non-sens

complet – synonyme consensuel de l'absurdité. Et l'ensemble des discours conçus autour de la même trame conceptuelle constituent, quand ils retentissent à l'antenne, autant d'opportunités d'éteindre son appareil multimédia pour s'adonner à des activités équilibrantes et préserver son esprit critique.

De la guerre

Concept général

Le mot « guerre » est, lui aussi, massivement employé par les personnalités politiques lorsqu'il est question d'attentats terroristes. Son sens, sa portée et ses déclinaisons doivent être clairement assimilés si l'on se prétend citoyen d'une démocratie. Le Littré, encore lui, nous propose la définition suivante du mot "guerre": *la voie des armes employée de peuple à peuple, de prince à prince, pour vider un différend*. Quelle est la nature des différends opposant les peuples et/ou leurs dirigeants? Politique, sans nul doute. Qu'il s'agisse du tracé d'une frontière, de la captation d'une ressource, de la promotion d'une idéologie et/ou d'un système de gouvernement... c'est quand le différend politique bute sur l'intransigeance – contrainte ou délibérée – d'une des parties que la confrontation des volontés change de registre et devient violente. Ainsi Carl Von Clausewitz prêtait-il, dans son célèbre "De la Guerre", deux principes fondamentaux au concept:

- *"La guerre n'est rien d'autre qu'un combat singulier à grande échelle"*.
- *La guerre est "un acte de violence dont l'objet est de contraindre l'adversaire à se plier à notre volonté"*.

Synthèse: la guerre implique qu'au moins deux groupes sociaux recourent à la violence d'une manière consciente et organisée

afin de plier la partie adverse aux exigences qu'elle rejette. C'est la confrontation violente de volontés politiques.

Cette semaine dans Marianne : Va-t-on perdre cette guerre ?
<https://t.co/2gKg71FGiU> pic.twitter.com/C8c8H8GCKx

– Marianne (@marianne2fr) 24 mars 2016

Déclinaisons

Nous tenons donc une définition générale du terme, mais le mot est aujourd'hui assorti de certains adjectifs qu'il s'avère indispensable d'éclairer, chacun exprimant une déclinaison spécifique de la guerre.

La guerre dite « asymétrique » : ce terme fut rendu célèbre par un article d'Andrew J.R. Mack en 1975 (3). C'est ce que l'on appelait auparavant la « petite guerre », *guerilla* en espagnol, en référence à la guerre d'Espagne (1808-1814). Par opposition à une guerre symétrique où s'affronteraient des belligérants capables d'infliger le même niveau de violence, selon les mêmes moyens et méthodes, il désigne les conflits où les parties opposées mettent en œuvre des moyens et des méthodes différents, présentant un rapport de forces déséquilibré, que ce déséquilibre soit apparent ou réel. C'est typiquement le cas de la lutte entre les armées régulières et les mouvements insurrectionnels, que ceux-ci recourent ou non à des actions terroristes. Les armées régulières disposent normalement des moyens de concentrer leurs forces pour maximiser leur puissance de feu, et c'est là un élément majeur de leur efficacité. Mais pour se concentrer en un lieu donné, ces forces doivent en délaissier d'autres. Ce qui profitera à des éléments irréguliers, moins pourvus en puissance de feu et en capacités de regroupement, mais exerçant un peu partout leur pouvoir de nuisance, notamment dans les secteurs délaissés par des forces régulières incapables de concilier

puissance et ubiquité. Dans ce rapport du faible au fort, le faible voudra contraindre le fort à disperser ses éléments réguliers pour protéger ses arrières et ses lignes de communication, se privant ainsi de son principal atout : la concentration. C'est ainsi que dans les premiers temps de la guerre civile, les insurgés syriens firent main basse sur certaines zones rurales, profitant de ce que l'armée s'était concentrée sur la répression des protestations dans les centres urbains.

Relevons à ce stade que si la guerre asymétrique n'est pas indissociable d'actions terroristes, celles-ci constituent un mode opératoire à la fois facile et très fréquent au sein des mouvements insurrectionnels ou guérillas.

La guerre dite « hybride » : c'est une formule récente (4) qui fait débat parmi les penseurs de la chose militaire (5). Certains lui reprochent notamment de ne désigner qu'un aspect très classique de la guerre depuis l'Antiquité : sa propension à changer d'aspect selon les circonstances. Nous nous tiendrons à l'écart de ce débat, mais comme le terme est « à la mode », nous l'aborderons ici pour armer le lecteur non averti qui viendrait à le rencontrer dans les méandres d'un discours d'expert. La guerre hybride a pour principale caractéristique de concilier les modes symétrique et asymétrique. Dans ses manifestations récentes, on notera le Mali, où la France est intervenue pour interrompre une offensive jihadiste en direction du sud et de la capitale Bamako. Les mouvements jihadistes, qui avaient concentré leurs forces et affronté symétriquement celles du gouvernement malien, se sont trouvés contraints de les disperser suite à l'intervention française, revenant à des méthodes asymétriques reposant sur le harcèlement et l'attentat, dans un périmètre géographique qui va grandissant puisqu'il a atteint cette année la côte atlantique (6).

People be like: ISIS has a tank!

*and I am like: are they wearing Birkenstocks?
pic.twitter.com/tzZBRkqN3K*

– Room 101 (@suscite) 15 février 2016

On pourrait également citer l'action russe en Ukraine, fondée sur une articulation redoutable de cohérence et d'efficacité entre des composantes asymétriques et les forces conventionnelles que la Russie maintient à portée. Et l'on soulignera bien évidemment la guerre que livre l'Etat islamique sur l'ensemble des théâtres où il est parvenu à s'établir : Irak, Syrie, Sinaï, Yémen, Libye... Cette organisation couvre en effet une large part du spectre hybride. Elle s'est avérée capable de regrouper ses forces, y compris des chars, de l'artillerie et du génie, de les coordonner, de manœuvrer et de vaincre un ennemi régulier, en attaquant comme en défendant. Elle est également connue pour ses attentats, ses opérations de harcèlement et ses assassinats ciblés, conduits par le biais de groupes clandestins.

La guerre hybride est une notion, sinon classique, au moins simple d'appréhension, mais d'une grande complexité en ce qui concerne sa prise en compte sur le terrain et sa mise en œuvre. Derrière ce terme se cache le défi posé à toute armée structurée, à la manière occidentale, autour d'un noyau de moyens lourds : pouvoir répondre avec la plus grande flexibilité à ces dilatations/rétractations brutales, sans perdre pour autant ses qualités intrinsèques, qu'il s'agisse de la vitesse ou de la puissance de feu.

Du jîhad



« Le summum de cette religion est le jîhad »

(interview d'Oussama Ben Laden à CNN diffusée
le 10/05/1997)

Généralement, de façon un peu simpliste – mais efficace –, on décline le terme jihad en une double définition. Le « grand jihad » possède une dimension morale et spirituelle, personnelle et intime ; grossièrement, il s'agit d'une lutte intérieure pour suivre au mieux sa foi et ne pas sombrer dans le péché. Le « petit jihad », apparenté à la guerre sainte, est étroitement lié aux tout premiers temps de l'islam, la période de l'hégire, durant laquelle Mahomet, chassé de La Mecque avec ses compagnons, devait trouver de quoi subsister, puis aux débuts de la conquête, entamée sous le premier calife, Abu Bakr. Au fil des siècles, avec l'achèvement de cette conquête, qui a vu la « terre d'islam » (*dar al-islam*) s'étendre des confins de la Chine à l'Afrique du Nord en passant par l'Espagne, sous l'effet des différents schismes qu'a connu l'islam et de faits historiques majeurs (croisades, colonisation), et de sa théorisation par certains des plus grands philosophes musulmans, sa définition, son interprétation se sont enrichies, transformées.



La bataille du Guadalete, imaginée par le peintre Mariano Barbasan (1882) : victoire décisive des Omeyyades, menés par Tariq Ibn Ziyad, sur les Wisigoths, en 711, près de Cadix, en Andalousie. La katibat du célèbre et redouté émir jihadiste affilié à Aqmi, Abou Zeid, tué lors de l'opération Serval dans l'Adrar des Ifoghas, porte le nom de Tariq Ibn Ziyad.

C'est évidemment cette seconde acception – la lutte contre un ennemi extérieur – qui retient notre attention ici et qui agite les commentateurs, journalistes, analystes de tout poil... On ne parle d'ailleurs pas seulement de jihad, mais de

jihadistes et de jihadisme, le suffixe « -isme » soulignant le penchant idéologique. Qu'est-ce alors que le jihad au XXIème siècle et à quoi les jihadistes aspirent-ils profondément ? Pourquoi jihad et terreur semblent faire si bon ménage ? Déjà il convient de mettre le bât où il blesse et de rappeler que la dimension religieuse du jihad ne se départ pas de sa dimension politique, territoriale, et inversement. Aucun jihadiste n'utilise le biais du terrorisme sans motif politique en arrière-plan et la référence à la (re)conquête de territoires est notable à toutes les échelles. Ainsi, par exemple, le magazine francophone de l'EI s'appelle *Dar Al-Islam* et Al-Qaïda au Maghreb Islamique (Aqmi) ne manque aucune occasion de faire une allusion rageuse à la perte du Nord-Mali suite à l'opération Serval de début 2013...



Selon la légende, en 1492, le dernier souverain de Grenade, Boabdil, partant en exil, se retourna pour jeter un ultime regard à sa magnifique Alhambra, ainsi qu'à sa terre perdue, et sanglota. La scène se passa sur un col de la Sierra Nevada qui s'appelle aujourd'hui « Le soupir du Maure ». Auteur inconnu. Merci à @halabinasser1 pour l'illustration.

Ensuite, pour comprendre la formation de l'idéologie jihadiste et sa dimension radicale, il faut remonter le cours des siècles au moins jusqu'au théologien Ibn Taymiyyah (7)

(1263-1328), une des principales références du salafisme (8), qui prônait une interprétation littérale des textes sacrés, un retour à la foi telle que les grands anciens (Mahomet et ses compagnons) la pratiquaient. Puis il faut mentionner Mohammed Ibn Abd al-Wahhab (1703-1792), à l'origine du wahhabisme, la doctrine ultra-rigoriste, inégalitaire, puritaine, qui régit aujourd'hui le royaume d'Arabie Saoudite, ainsi qu'Hassan Al-Banna (1906-1949), un instituteur égyptien qui, dans les années 1920, en grande partie en réaction à la colonisation, fonda le mouvement des Frères Musulmans. Si la doctrine de ces derniers est basée une nouvelle fois sur un retour à la religion, elle est également éminemment politique, comme le montre cette formulation d'Al-Banna (9): « Dieu est notre but, le messenger de Dieu est notre guide, le Coran est notre constitution, le jihad est notre chemin, la mort sur le sentier de Dieu est notre souhait ultime ». C'est dans les rangs des Frères Musulmans, que l'on trouve, dans les années 50, un penseur égyptien de premier ordre, Sayyed Qutb, qui donne à l'islamisme sa dimension combattante, avant qu'un autre Frère, Abdallah Azzam, universitaire palestinien qui a tenu le « Bureau des Services » à Peshawar avec Oussama Ben Laden, organisant le recrutement de volontaires étrangers désireux de participer au jihad afghan, ne théorise l'obligation à vie pour chaque musulman de prendre part à la guerre sainte et de défendre les terres où l'islam a un jour régné (10).



Guerrier. Auteur inconnu. Merci à
@halabinasser1 pour
l'illustration.

Voici en somme l'état de l'idéologie jihadiste, qui puise ses revendications et sa radicalité autant dans l'histoire que dans la théologie : retour à une pureté dans la pratique religieuse, à la fois au niveau individuel et sociétal, rejet

des mœurs occidentales et des dirigeants perçus comme des oppresseurs à la botte des pays colonisateurs occidentaux, abolition des frontières issues de la colonisation, défense et reconquête des terres musulmanes... Il s'agit bel et bien d'un projet global, politique, territorial, identitaire, religieux, à la fois élaboré, structuré, ambitieux et prompt à séduire, dans un monde qui aurait soi-disant connu la « fin de l'histoire », au moment de la chute du mur de Berlin, pour ne laisser place qu'au consumérisme capitaliste triomphant. Les moyens mis en œuvre pour parvenir à la réalisation de ce projet jihadiste embrassent tout le spectre de la guerre hybride car les organisations – Al-Qaïda et l'Etat islamique, pour citer les deux principales, avec leurs affidés respectifs – ont une grande capacité d'adaptation et profitent des faiblesses, voire des situations tragiques, des territoires où elles souhaitent mener leur combat et s'imposer, de même qu'elles ont observé et savent parfaitement profiter des failles des démocraties.

Nébuluse, galaxie ou réseau?

Au-delà des biais journalistique, la manière de désigner les organisations mises en place par les jihadistes pour frapper en Europe pose de nombreux problèmes, par les biais qu'elle induit et les erreurs de perception qu'elle implique.

Rappelons qu'une nébuluse est selon la définition du Larousse :

- (astronomie) Nuage de gaz et de poussières interstellaires.
- Figuré. Ensemble de choses dont les relations sont imprécises et confuses.

Déjà pouvait-on déplorer l'emploi de ce terme pour désigner l'ensemble des groupements se réclamant d'Al Qaida, parfois dans des zones très éloignées les unes des autres (11).

Le mot « nébuleux » implique plusieurs conséquences : une méconnaissance générale des relations entre les éléments de l'ensemble, mais aussi une notion d'astronomie qui renvoie à une immensité sur-représentant l'ampleur et la puissance du phénomène. Confusion générale sur les détails et dimensions sans limites sont deux caractéristiques trompeuses pour examiner les groupes réduits et clairement reliés à certains quartiers et réseaux amicaux ou familiaux, qui ont par exemple cherché à frapper avec régularité la France et la Belgique. L'emploi de ce terme est impropre car il renvoie à une image anxio-gène et trompeuse du fonctionnement de ces groupes aussi bien que de leur taille : de volume réduit, ils ont la particularité d'être reliés toujours aux mêmes personnes. Plus récemment, la multiplication des schémas diffusés autour des mêmes noms a pu amener certains à emprunter à l'astronomie le terme de *galaxie* (12).

Rappelons qu'une galaxie est, toujours selon le Larousse en ligne :

- (astronomie) Vaste ensemble d'étoiles et de matière interstellaire dont la cohésion est assurée par la gravitation. (La Galaxie à laquelle appartient le système solaire est désignée par une majuscule.)
- Figuré. Ensemble formé par tout ce qui, de près ou de loin, participe d'une même activité.

Là encore, ce terme renvoie une image d'immensité, induisant une survalorisation quantitative de la menace, qui alimente la peur générale et les réactions extrémistes et contreproductives.

Pire, considérer que l'EI a mis en place une « galaxie » lui permettant de frapper revient à amalgamer des phénomènes très différents, et pas forcément reliés : auteurs d'attaques terroristes (souvent suicidaires), amis ou famille fournissant le soutien logistique, groupes de soutien ou de financement, personnalités chargées du recrutement, sympathisants se

limitant à la propagande et à l'apologie, etc.

De même, une galaxie suppose une fixité que ces groupes n'ont pas, puisque certains évoluent d'une position de sympathisant, puis de soutien logistique avant de finir par accepter de mener une action suicide (dans un enchaînement qui n'est ni irréversible, ni inéluctable, ni prévisible).

Le registre des termes astronomiques (auquel il ne manque que le « trou noir ») suppose de se placer dans une dimension largement supérieure en termes quantitatifs (rappelons que quelques centaines de personnes sont susceptibles de réellement passer à l'acte terroriste dans des pays de dizaine de millions d'habitants). Ce registre sémantique est aussi trompeur dans les présupposés qu'il induit, à commencer par le fait que quels que soient les facteurs et les cheminements, aucun passage à l'acte terroriste n'est irrésistible (ce que l'on constate également dans d'autres phénomènes, comme la délinquance ou la récidive).

Ce serait faire une erreur grave que de prêter aux groupes de jihadistes projetés ou guidés à partir des sanctuaires de l'EI ou d'Al Qaida, de telles caractéristiques. Si le lexique astronomique flatte l'imagination, il induit dans la foulée des sous-entendus erronés.

Le mot le mieux adapté est donc « réseau », terme large qui recouvre de nombreuses réalités autour de la notion d'ensemble d'éléments qui communiquent ou s'entrecroisent, et qui peuvent se trouver, ou non, reliés à un centre. C'est typiquement le terme qui désigne les groupes d'action clandestins « ouverts » dont les membres travaillent en liaison les uns avec les autres dans un but commun (espionnage, terrorisme, délinquance...).

Ce terme est techniquement tout à fait adéquat avec des groupes d'action violente clandestins tels que ceux des attentats de Paris et de Bruxelles. Il n'induit aucune

organisation particulière, ni aucune idée de surpuissance ou d'inconnu difficile à appréhender.

Contrairement à un groupe, un réseau est ouvert et recrute en permanence de nouveaux membres, même en l'absence de pertes.

Des cellules jihadistes ?

Enfin, le terme de « cellule » est employé, y compris dans les rangs des jihadistes, pour désigner le regroupement de quelques membres en vue d'une action au sein d'un réseau terroriste.

Le terme de « cellule » renvoie directement à la sémantique communiste, qui désignait ainsi l'unité de base d'action du parti (au départ 3-4 membres) : cellule de propagande ou d'action politique, ou encore cellule d'opérations clandestines.

Un article récent n'hésite pas à parler de « super-cellule », s'agissant d'un réseau franco-belge d'une cinquantaine de membres.

✘ La particularité de l'organisation cellulaire d'un réseau est une résistance accrue à la répression. Le propre de chaque cellule est d'être autonome, et strictement compartimentée. La capture d'un de ses membres ne met pas en danger tout le réseau mais seulement la cellule concernée.

Abondamment documenté dans la bibliographie des guérillas communistes (13) comme dans les manuels militaires pour le contre-terrorisme ou la guerre asymétrique, il s'agit d'un mode d'organisation garantissant efficacité et résistance.



Schéma tiré d'une publication de l'armée de Terre
(14)

Les groupes jihadistes qui frappent l'Europe sont-ils organisés en cellules ?

Rien n'est moins sûr : le compartimentage en petits groupes autonomes « imperméables » qui ne se connaissent pas ne correspond à ce que les faits nous donnent à constater.

Il s'agit de réseaux larges, ouverts, constitués autour de fratries réelles (frères Clain, Kouachi, Abdeslam, el-Bakraoui...), ou symboliques (camarades du même quartier, de la même école, ayant vécu la délinquance ou la prison ensemble...) qui amalgament tous ceux qui sympathisent avec le projet idéologique jihadiste, souvent réduit au seul rejet de l'occident et de ses valeurs.



schéma provisoire – janvier 2016 – source @evil_SDOC

En réalité, il existe un groupe large de connaissances partageant les idées et soutenant les actions jihadistes. S'en détachent des éléments qui vont s'amalgamer autour d'un noyau dur, souvent constitué de jihadistes confirmés (revenus de Syrie), et qui vont s'auto-organiser en vue de mener à terme un projet d'attentat.

Il est ainsi possible de distinguer une typologie de 3 catégories d'acteurs d'un projet d'attentat :

- Type Alpha : le noyau dur : formé d'experts disposant des compétences techniques clés (fabrication d'explosifs, techniques de combat, manipulation et préparation des armes, communication avec le centre de décision), ils sont formés en Syrie (ou dans d'autres sanctuaires jihadistes) avant d'être projetés vers la zone cible ; ils sont surtout capables de monter plusieurs opérations successives avant de se livrer eux-mêmes à une attaque suicide (Abaaoud, Laachraoui, Réda Kriket...)
- Type Béta : Les opérationnels : souvent recrutés en

Europe, ils ne sont pas allés dans une zone jihadiste, ils préparent et exécutent l'attaque, et peuvent avoir acquis certaines compétences grâce à la documentation dédiée disponible sur le net (Coulibaly, Kouachi, Abdeslam, Bakraoui...)

- Type Gamma : les soutiens logistiques : ils sont sympathisants sans être eux-mêmes volontaires ou prêts pour une opération terroriste. Ils fournissent l'aide matérielle pour la réalisation des attaques, à des niveaux plus ou moins importants, et sans toujours avoir pleinement conscience de la gravité de leur complicité (cela va de la cousine d'Abaaoud à Jawad Bendaoud, en passant par Zerkani).

Voici par exemple le schéma des personnes impliquées (fin mars 2016) dans les attaques de Paris et de Bruxelles, avec les auteurs (Alpha et Béta mêlés) et les logistiques (type gamma) :



En cas de succès (et d'échec des mesures de surveillance et d'arrestation), le groupe va se reformer différemment pour un autre projet, le noyau étant souvent commun, mais les autres éléments agrégés en fonction des besoins, des disponibilités, et de la motivation.

Il existe des cas où l'implication évolue, souvent vers un passage à l'acte terroriste, comme pour les frères Bakraoui, soutenant d'abord logistiquement l'attaque de Paris avant de passer eux-même à l'attaque suicide.

Il s'agit donc moins d'une organisation en « cellules » rigides, spécialisées et bien séparées que de groupe d'action, formés en fonction d'un ou plusieurs projets. La direction d'ensemble reste en général fortement reliée au cœur de décision de l'organisation, mais l'organisation est modulaire, et très flexible.

Là encore, l'exemple des Groupes tactiques des armées modernes

(calqués sur les Kampfgruppe de la Wehrmacht), est une analogie bien plus pertinente et moins trompeuse que celle de cellules.

Des éléments clés vont ainsi recruter autour d'eux, pour former un groupe en vue de commettre un attentat, sans qu'il n'existe ni de structure préétablie rigide, ni de compartimentage (tous se connaissent et se rencontrent). Ce recrutement se fait en fonction des besoins, des compétences et des disponibilités. Pour mener une telle opération, l'on privilégie un équilibre entre fiabilité – loyauté au groupe –, et absence de risques de surveillance policière spécifiques – une personne déjà connue des services antiterroristes constitue un danger pour le projet –, étant entendu que les compétences techniques sont en général maîtrisées par le noyau de 1 à 3 éléments.

C'est ce qui explique qu'à un même noyau de jihadistes projetés en Europe, on puisse lier une série de projets d'attaques, selon le schéma suivant :



NB : ce schéma est provisoire et incomplet mais il permet de visualiser l'effet « d'opérations successives » menées par le même noyau – merci à @evil_SDOC

On le voit une telle organisation, modulaire et par projet, présente des avantages mais aussi des fragilités, mais n'a rien à voir avec une organisation « cellulaire », bien plus solide, mais aussi plus rigide et nécessitant en réalité un plus grand nombre d'activistes.

Une organisation cellulaire est un modèle vers lequel l'EI cherche à tendre, mais l'analyse des réseaux démantelés récemment montre qu'il en est loin.

Il est donc important de rappeler que, par exemple, et

contrairement à ce que certains ont affirmé, les attaques de mars 2016 à Bruxelles ne sont pas l'œuvre d'une « cellule » ayant agi lorsqu'une autre « cellule », celle d'Abdeslam, a été démantelée avec la perquisition de Forest. Cette lecture erronée sous-entend en effet un degré de préparation, et d'anticipation survalorisant les capacités effectives de l'EI en Belgique. En réalité, il s'agit d'un réseau plus large et plus souple, menacé par les arrestations et perquisitions, et qui a simplement précipité une opération menée par des personnes directement menacées d'arrestation, et qui ont préféré agir une dernière fois pour leur cause plutôt que d'être pris.

Conclusion temporaire

A l'instar de Nicolas Boileau, nous croyons, à kurultay.fr, que *Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mots pour le dire arrivent aisément*. L'emploi massif, en période de stress public, de termes détournés de leur sens – de manière intentionnelle ou non –, nous a décidés à unir les efforts des trois membres de la rédaction du blog pour offrir à qui voudra bien le lire ce modeste balisage sémantique et conceptuel. C'est notre manière de contribuer à ce que chacun dispose de clefs de lecture saines vis-à-vis d'une actualité à la fois complexe et traumatisante. Nous espérons donc avoir fourni au lecteur le petit marteau qui lui permettra de tapoter sur les discours, articles et autres communiqués afin de s'assurer qu'ils ne sonnent pas creux.

Emilie Freyssinet, Cédric Mas, Jean-Marc LAFON

1. Louise Richardson, *Terrorists as Transnational Actors, Terrorism and Political Violence*
2. Tamar Meisels, *The trouble with terror: the apologetics of terrorism – a refutation*
3. Andrew J.R. Mack, *Why big nations lose small wars: the politics of asymmetric conflict World Politics n°27,*

<http://web.stanford.edu/class/polisci211z/2.2/Mack%20WP%201975%20Asymm%20Conf.pdf>

4. James N. Mattis & Frank Hoffman, *Future warfare: the rise of hybrid wars*, Proceedings, novembre 2005
5. Elie Tenenbaum, *Le piège de la guerre hybride*, IFRI, Focus stratégique n°63, octobre 2015
http://www.ifri.org/sites/default/files/atoms/files/fs63_tenenbaum.pdf
6. Alexis Adélé, *La cité balnéaire ivoirienne de Grand-Bassam découvre l'horreur terroriste*, *Le Monde.fr*
http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/03/13/cote-d-ivoire-la-cite-balneaire-grand-bassam-plongee-dans-l-horreur-terroriste_4882100_3212.html
7. « La mort en martyr pour l'unification de tous les hommes dans la cause de Dieu et sa parole constitue la mort la plus heureuse, la plus facile, la plus vertueuse et la meilleure » Ibn Taymiyyah souvent cité par Oussama Ben Laden, d'après Bergen (P.) *Guerre sainte, multinationale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 51.
8. En arabe, le terme *salaf* signifie ancêtre. Sur l'idéologie salafiste et la façon dont jihadistes et quietistes l'intègrent, voir la clarification publiée le 26/11/2015 par Romain Caillet sur le site du *Figaro* « Salafistes et djihadistes : quelles différences, quels points communs ? »
9. Dans son *Epître aux jeunes*.
10. « Ce devoir ne cessera pas avec la victoire en Afghanistan, et le jihad restera obligation individuelle jusqu'à ce que nous revienne toute autre terre qui était musulmane afin que l'islam y règne à nouveau : devant nous, il y a la Palestine, Boukhara, le Liban, le Tchad, l'Erythrée, la Somalie, les Philippines, la Birmanie, le Yémen du Sud et autres, Tachkent, l'Andalousie... » Abdallah Azzam, citation tirée de Kepel (G.) *Jihad, expansion et déclin de l'islamisme*, Gallimard, Paris, 2000, p. 220.

11. Voir par exemple ici :
<http://www.europel.fr/international/que-va-devenir-la-nebuleuse-al-qaida-523127>

12. Voir ici par exemple :
<http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/20141114.OBS5043/carte-la-galaxie-de-l-etat-islamique.html>

▪ **Les « groupe de feu » (cellules)**

Les guérilleros urbains seront organisés en petits groupes. Chaque groupe, appelé « groupe de feu » (cellule), ne peut dépasser le nombre de 4 ou 5 personnes. Un minimum de 2 groupes (cellules), rigoureusement compartimentés et coordonnés par 1 ou 2 personnes, s'appelle une « équipe de feu » (réseau).«

Source :
http://www.terrorisme.net/doc/gauche/003_marighella.htm

14. Schéma tiré de LES FORCES TERRESTRES EN OPÉRATION : QUELS MODES D'ACTION ADOPTER FACE A` DES ADVERSAIRES ASYMÉTRIQUES ? Cahier de la recherche doctrinale, CDEF, DREX édition 2004.